

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 AVRIL 2014

## Les almanachs québécois, au-delà du folklore

Portrait du précurseur des médias de masse du Québec, avant les quotidiens, les magazines, la radio et le *Reader's Digest*

PAUL BENNETT

Marie-Victorin, Lionel Groulx ou Édouard Montpetit.

Jusqu'à l'invasion des médias de masse imprimés puis l'apparition de la radio au début des années 1920, les almanachs étaient les ouvrages les plus largement diffusés au Canada français — avec des tirages pouvant atteindre des dizaines de milliers d'exemplaires — et souvent le seul imprimé présent dans les campagnes et en ville dans les foyers à revenus modestes, à côté de quelques ouvrages religieux.

Contrairement à l'image folklorique qu'on en a trop souvent gardée de nos jours, l'*Almanach du peuple* ou l'*Almanach des familles*, conçus comme de véritables petites encyclopédies populaires, ne se réduisaient pas à un calendrier affichant les fêtes des saints et à des prévisions météorologiques fantaisistes.

Dans un ouvrage passionnant intitulé « *Le livre aimé du peuple* », Hans-Jürgen Lüsebrink, un spécialiste allemand de l'imprimé qui a décortiqué les quelque 150 almanachs parus au Canada français depuis le tout premier en 1777, explique que les almanachs faisaient au contraire une large place à l'actualité politique, sociale et culturelle de l'époque et bénéficiaient de la collaboration empressée d'intellectuels de premier plan, comme Ludger Duvernay, Louis Fréchette,

L'âge d'or

À la différence des almanachs de tradition anglophone, qui se limitaient à un calendrier suivi d'un carnet d'adresses, les almanachs québécois comportaient, en plus, une relation des événements de l'année écoulée, des éphémérides, des renseignements utiles sur les récoltes, l'hygiène, l'économie domestique, l'étiquette et le bon parler, ainsi que des informations de nature politique (locale et internationale), culturelle, technique et économique. Surtout, ils étaient enrichis d'anecdotes, de dictons, de contes, de légendes, de récits, de chansons et de poèmes, destinés d'abord à divertir.

Les textes, brefs et simples, étaient souvent illustrés. Les almanachs étaient une véritable « machine à recycler des textes » d'auteurs connus, surtout québécois, et adaptés pour le public peu « cultivé », mais curieux de ces livres. À une époque où les taux d'alphabétisation étaient encore très bas (62,2% en 1880), il était courant qu'un membre de la famille sachant lire en fasse la lecture à voix haute aux autres.

Selon Lüsebrink, les almanachs ont assuré, surtout des années 1880 aux années d'avant-guerre — l'âge d'or des almanachs —, deux fonctions majeures, mais contradictoires :

VOIR PAGE F 2 : ALMANACHS



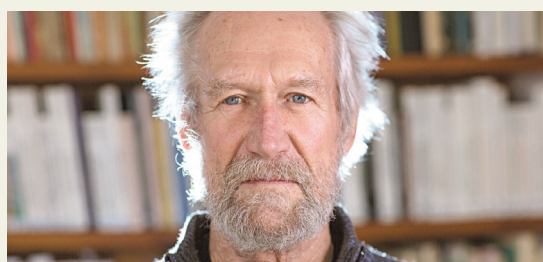
Cantique du soleil, un bois gravé de Rodolphe Duguay créé spécialement pour cette couverture de l'*Almanach de saint François*.



L'irruption d'une certaine modernité (le skieur) dans un paysage encore marqué par la tradition (l'église du village en fond d'image). Bois gravé de Maurice Gaudreau, tiré de l'*Almanach de l'Action catholique* de 1941.



La plume perverse et cruelle de **Karoline Georges**  
Page F 3



Le **bonheur** passe-t-il par le PIB? Deux visions s'affrontent.  
Page F 6

9 AU 13 AVRIL 2014

RADIO-CANADA  
leSoleil présentent  
**SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC**  
CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

Desjardins, la francophonie, École en développement culturel, Québec, Canada, Patrimoine, Bibliothèque, Université de Québec, Centre de la culture, Centre de la langue, Centre de la jeunesse, Centre de la formation, Centre de la recherche, Centre de la santé, Centre de la sécurité, Centre de la justice, Centre de la justice sociale, Centre de la justice économique, Centre de la justice culturelle, Centre de la justice linguistique, Centre de la justice sexuelle, Centre de la justice familiale, Centre de la justice pénale, Centre de la justice administrative, Centre de la justice constitutionnelle, Centre de la justice internationale, Centre de la justice transnationale, Centre de la justice globale.

## LIVRES

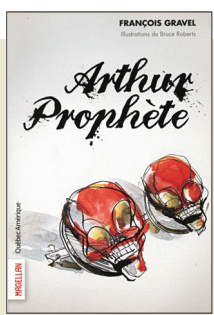
## LA VITRINE



REVUE

**L'INCONVÉNIENT**  
PRINTEMPS 2014, N° 56  
Collectif  
Montréal, 2014, 70 pages

C'est le printemps pour la revue de littérature, arts et société *L'inconvénient*, qui profite du retour des beaux jours pour «relooker» son format, sa grille graphique, changer son papier, toute sa présentation, quoi. Pour marquer le tournant, un dossier ambitieux: «Où va la littérature québécoise?» On y trouve un portrait de feu Gaétan Soucy, un état des lieux de la littérature québécoise à l'étranger avec ses avancées et replis au cours des dernières décennies et un reportage sur une certaine relève littéraire, plus exploratrice selon le journaliste Mathieu Bélisle, représentée par Raymond Bock, Perrine Leblanc, Jean-Simon DesRochers, Dominique Fortier, Alain Farah et Éric Dupont. Les habituelles critiques complètent le menu, ainsi qu'un extrait du prochain roman de Monique Proulx. Intéressant.  
*Catherine Lalonde*



ROMAN JEUNESSE

**ARTHUR PROPHÈTE**  
François Gravel  
Québec Amérique  
Montréal, 2014, 232 pages

Le romancier François Gravel est extraordinaire. Débordant d'imagination, il multiplie les romans pour adultes ou pour ados aux histoires captivantes qui brillent — c'est une rareté — par leur légèreté intelligente. Cette fois-ci, il nous plonge dans un thriller amusant et déconcertant. Quand Jean-François Lésperance, 18 ans, rencontre Arthur Prophète, un jeune d'origine haïtienne, sa vie est bouleversée. Arthur et sa famille sont bizarres, très cultivés, comme hors du temps, et discutent sans cesse de l'immortalité de l'âme. Entraîné un peu malgré lui dans une enquête sur les phénomènes paranormaux, Jean-François découvre un univers philosophique et fantastique envoûtant mais inquiétant. Si le dénouement de ce roman déçoit un peu en prêtant foi à des extravagances, le chemin pour s'y rendre, lui, s'avère une réjouissante équipée.  
*Louis Cornélius*

L'auteur sera au Salon du livre de Québec les samedi 11 et dimanche 12 avril.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La cérémonie des adieux

CHRISTIAN DESMEULES

Qu'est-ce que l'amour? Comment le mesurer? Et qu'est-ce qu'une vie réussie? Ce sont quelques-unes des questions qui traversent *L'amour des hommes*, le dernier roman d'Hélène Rioux, son huitième, dont le titre est à prendre sous tous les angles.

Clément, un ancien fonctionnaire dans la soixantaine, invite Éléonore, une ancienne amante perdue de vue, à l'accompagner pour quelques semaines de «vacances» à Calvi, dans le nord-ouest de la Corse. Cet homme condamné, à qui il ne reste que trois semaines à vivre — même si les médecins lui ont donné jusqu'à un an —, a vécu toute sa vie en flambeur et décide de «finir ça en beauté sur l'île de beauté».

Ils échouent presque chaque soir au Lost Paradise, un bar de la vieille ville où le monde se fait et se défait au gré des marées, des rencontres ou de l'ivresse. Histoires, conversations, réminiscences en vue de retarder l'inévitable. La proximité de la mort rend chacun forcément sentimental.

Si l'allusion à Milton saute aux yeux, le lien qu'établit Hélène Rioux avec sa propre œuvre est lui aussi sensible. Pensons à *Ames en peine au paradis perdu* (XYZ, 2009), ou à Éléonore elle-même, personnage apparu dans les nouvelles de *L'homme de Hong Kong* (Québec Amérique, 1986), alter ego récurrent de cette auteure née en 1949, qui était notamment la narratrice de *Traductrice de sentiments* (XYZ, 1995), roman dans lequel elle partageait une «terrifiante intimité» avec un tueur en série dont elle traduisait



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Hélène Rioux a truffé son roman de questions qui hantent et transpercent son écriture intelligente et sensible.

alors la biographie durant un séjour en Espagne.

C'est un tout autre face-à-face, une autre sorte d'intimité terrifiante qu'Éléonore va cette fois partager en Corse, durant ces quelques semaines qui vont lentement se transformer en mois.

Le roman mêle ainsi leurs conversations et les états d'âme de la narratrice. «Clément disait que tout ce qui évoque la mer est féminin. Certains hommes aiment la mer passionnément. Certains hommes aiment les femmes passionnément. Il disait que ce sont les mêmes.» C'était aussi son cas. Amoureux corps et âme des femmes («J'ai aimé chacune d'elles d'une façon différente», dira-t-il, après en avoir fait l'inventaire). Amoureux de la mer. Amoureux de l'alcool.

Poussée de nostalgie et combat contre l'amertume, l'heure est au bilan, et peut-être plus à la légèreté. «Pas écrit de livre, pas composé d'œuvre mémorable. Pas planté d'arbre, pas créé de fleur. Pas défendu de cause. Pas devenu cet homme dont on se souviendra.» Boire jusqu'à plus soif, se laisser engouffrer par la mer, disparaître sans laisser derrière soi le moindre sillage. Cet homme qui éprouve le sentiment d'avoir raté sa vie ne

souhaite plus qu'une seule chose: réussir sa mort.

L'année suivante, de retour en Espagne où elle séjourne afin de trouver un nom pour un parfum, Éléonore entreprend de déchiffrer le cahier bordéaux laissé en Corse par Clément. En 2004, à Montréal, la traductrice décide de s'attaquer

au célèbre poème satirique de Byron, *Don Juan*. A ses réflexions, elle mêle ses impressions de voyage et ses souvenirs de Clément, qui aura cherché à sa façon l'amour — et le sens de l'amour — durant toute sa vie. «Toutes ces années où je l'avais oublié, et maintenant son fantôme ne me quitte plus.»

Ces trois époques alternent dans la narration de *L'amour des hommes*, dressant le portrait complexe d'une véritable fascination et nous jouant une cérémonie des adieux en trois temps où chacun raconte autant qu'il se raconte. «Toujours raconter des histoires, s'en faire raconter. Qu'importe le lieu, l'époque où se situe l'intrigue — passé ou avenir mythique —, les passions sont les mêmes, amour et haine.» La femme livre un même constat lucide et légèrement amer au sujet de ses propres voyages: «Mes voyages ressemblent aux femmes dans la vie de Clément: interchangeables.»

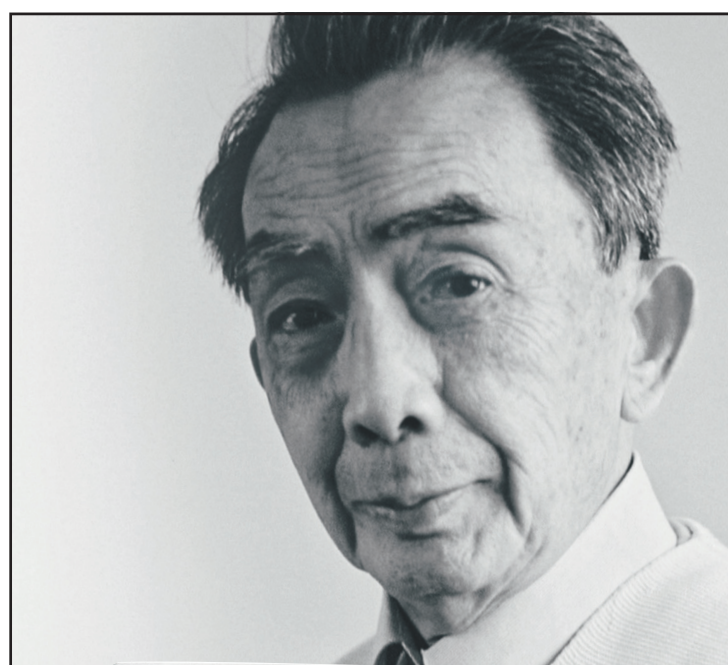
Les questions ne manquent pas et hantent tout le roman, traversé par l'écriture intelligente et sensible d'Hélène Rioux. Que reste-t-il de nous au terme d'une vie? Comment vivre? Le mouvement, en somme, est peut-être mieux que l'immobilité, l'interrogation préférable aux réponses. Comme Antonin Artaud qui croyait que «la vie est de brûler des questions». Va savoir.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'AMOUR DES HOMMES

Hélène Rioux  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2014, 392 pages

L'auteure sera au Salon du livre de Québec le samedi 12 avril.



François Cheng  
de l'Académie française

Cinq méditations  
sur la mort  
autrement dit sur la vie

FRANÇOIS  
CHENG

Sur un sujet qui paraît sombre a priori, François Cheng projette une lumière vivante inspirée par sa vision de la «vie ouverte». Dans son cheminement, il convoque les sages, artistes et poètes qui ont marqué sa pensée, au croisement des philosophies orientales et de la spiritualité judéo-chrétienne. Une grande leçon d'humanité.

Albin Michel

## ALMANACHS

SUITE DE LA PAGE F 1

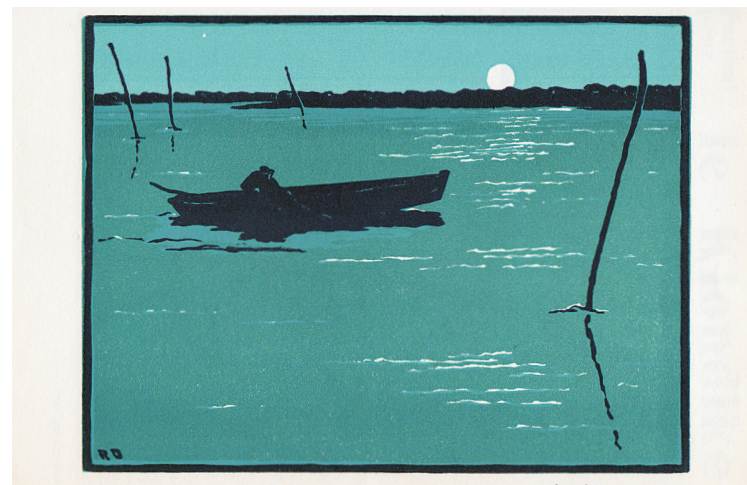
sauvegarder les valeurs de la société rurale traditionnelle, tout en guidant ses lecteurs «à travers les transformations brutales d'une société entrant dans la modernité».

## Manuels de patriotisme

Contrairement à un autre préjugé répandu, la religion n'y occupait pas la première place, sauf dans les quelques almanachs soutenus par l'Église, tel l'*Almanach de l'action sociale catholique*. Au point où, selon M. Lüsebrink, les rédacteurs d'almanachs canadiens-français

«ont sensiblement contribué, mais de façon indirecte, à ouvrir la voie vers la laïcisation de la société québécoise en élargissant l'horizon culturel de leurs lecteurs et en transformant ainsi leur mode de pensée traditionnel».

Certains almanachs, comme le *Guide du cultivateur* de Ludger Duvernay ou l'*Almanach de la langue française*, étaient de véritables «manuels de patriotisme populaire». Et même les almanachs de grande diffusion, comme l'*Almanach du peuple* de Beauchemin ou l'*Almanach agricole et commercial* de Rolland, cherchaient à définir et à défendre les particularités de l'identité canadienne-française, autant par l'illustration (Henri Julien, E.-Z. Massicotte, Rodolphe Duguay)



Pêcheur au clair de lune, gravure sur bois de Rodolphe Duguay parue dans l'*Almanach de saint François* de 1938

que par les textes.

Aucun autre média entre 1830 et 1940, soutient Lüsebrink, «ne semble avoir façonné ainsi plus durablement la conscience historique des Canadiens français que les almanachs populaires de cette époque», même si, à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, leur influence fut concurrencée d'abord par la presse quotidienne puis, à partir des années 1920, par les magazines, la radio, les encyclopédies et les revues de type *Reader's Digest*.

L'ouvrage de M. Lüsebrink a le mérite de fouiller à fond

un domaine très peu exploré jusqu'ici, dans un langage clair et avec des centaines d'exemples à l'appui. Un ouvrage magistral et passionnant, vraiment.

Collaborateur  
Le Devoir

## «LE LIVRE AIMÉ DU PEUPLE»

LES ALMANACHS QUÉBÉCOIS DE 1777 À NOS JOURS  
Hans-Jürgen Lüsebrink  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2014, 422 pages

**écosociété**

Venez rencontrer Constance Fréchette, la compagne de Jacques Claessens, au Salon du livre de Québec en dédicaces sur le stand 234 d'Écosociété

Jacques Claessens

«Qui a dit que nous avons besoin de vous?»  
Récits de coopération internationale

préface de Normand Baillargeon

Samedi  
11h à 13h et 15h à 16h

Dimanche  
13h à 14h et 15h à 16h

«Il y a trop peu de véritable «co-opération». Et ce mot est sans doute celui qui résume le mieux la pensée lucide, généreuse et humaniste de Claessens.»

Normand Baillargeon

«Derrière le coopérant, on devine chez l'auteur des qualités de romancier, particulièrement dans la caractérisation de ses personnages, les intervenants de l'aide internationale. Malheureusement, tout ce qu'il raconte est vrai.»

Éric Dupont, *L'actualité*

www.ecosociete.org

**olivieri**  
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Mercredi 16 avril  
à 19 h

**Causerie**  
À l'occasion de la parution du livre

Ils ont couru l'Amérique  
De remarquables oubliés

Avec les auteurs  
**Serge Bouchard** et  
**Marie-Christine Lévesque**

LUX éditeur

Inspirée de la série radiophonique produite et diffusée par Ici Radio-Canada Première, l'histoire des Remarquables oubliés continue de s'écrire dans ce deuxième tome.

Avec un art consommé du récit, Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque lèvent cette fois le voile sur le formidable parcours de quatorze coureurs de bois délaissés par notre histoire.

Entrée libre/réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

## LITTÉRATURE

## Sexe, cruauté et perversité vus par Karoline Georges



DANIELLE LAURIN

Le sexe est omniprésent. La mort aussi. Et l'obsession pour le corps, pour la beauté. Mais le mot-clé qui traduit le mieux ces *Variations endogènes*, sixième publication pour adultes de l'artiste multidisciplinaire quarantenaire Karoline Georges, pourrait bien être perversité.

On savait déjà sa plume cruelle, on avait noté son goût pour les situations oppressantes, pour les univers étranges, déshumanisés, à la limite de l'irréalité. L'auteure de *Sous béton*, finaliste au Prix des libraires du Québec 2012, en remet. Mais sans en avoir l'air, sur le ton dégagé de quelqu'un qui parlerait du quotidien anodin. Comme si l'horreur pouvait être ordinaire. C'est d'autant plus glaçant.

Nous ne sommes plus dans un roman, mais dans quatorze histoires différentes, qui se renvoient la balle de l'inattendu, qui parlent cru, fessent, saignent, tuent. Mais qui, pardessus tout, mettent en scène le dérèglement des sens et du bon sens, le caractère tordu de ce que cette violence donnée comme allant de soi sous-tend. Le pire dans tout ça: les personnages au centre de ces histoires ne semblent pas conscients du caractère déviant et souvent monstrueux de leurs actes. Ce qui ajoute à la perversité ambiante. Perversité même du récit, qui nous confronte. Très forte, Karoline Georges, pour nous pousser dans nos propres retranchements.

## Ce n'est pas ce que vous croyez

Très forte aussi pour nous mener en bateau. Pour nous faire croire que nous savons où nous allons, que nous pouvons prévoir l'horreur qui s'en vient, et puis non, elle brouille les pistes et, tadaaaaa!, elle sort un lapin de son chapeau... un lapin en lambeaux, ensanglanté, la plupart du temps. Magie de l'écriture, mais magie noire.

Ça commence en lion. Une petite fille, six ans à peine,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Karoline Georges rend avec maîtrise plusieurs nouvelles de son recueil, alors que d'autres tombent à plat. Malgré tout, elle pousse très loin l'exploration des malaises de notre société.

danse dans la rue. «*Pieds nus, une robe trop courte, le visage barbouillé, les fesses dénudées, elle enroule des mèches de cheveux autour de ses poignets.*» Un homme dans sa voiture l'observe à distance. Fasciné, il en bave. «*Même de loin, la gamine respire sa pureté avec insolence.*»

Il pleut, de plus en plus. Personne d'autre en vue. L'homme s'approche de la fillette, un dialogue s'engage. On y est presque. «*L'homme pense à ces petites fesses qu'il va bientôt caresser.*» On est dégoûté. Et puis... hein... quoi? Retournement de situation qui nous laisse bouche bée.

La victime: c'est le titre de cette première nouvelle, plutôt courte, quatre pages à peine. Éberlué, on saute dans la deuxième: *L'incitation*. Autre univers complètement, autre tactique narrative.

Une fille dans sa baignoire, une lame de rasoir à la main.

Un gars près d'elle qui l'insulte, l'encourage à en finir. Le sang commence à couler. Dans quel monde tordu sommes-nous tombés? Qu'est-ce qui se joue là au juste? Pas du tout ce qu'on croyait, en fait.

Nous voici gagnés par cet art de la surprise, du punch bien senti. Et du court. La nouvelle qui suit est un peu plus longue cependant. Elle a pour titre *L'amour*. Mais c'est de sexe qu'il s'agit, de sexe cru, sans pudeur aucune.

On comprend qu'un homme s'adresse à une femme. Revient comme un leitmotiv au commencement de chaque paragraphe: «*Avant toi Laura*»... On comprend qu'avant Laura l'homme, riche et puissant, baisait à tous les vents, ayant accès aux plus belles femmes.

«*Mais, précisez-t-il, avant toi Laura, je n'avais jamais vraiment joui.*» Autrement dit: «*Avant toi Laura, j'éjaculais*

comme on se ronge les ongles. Avec compulsion, à répétition, sans trop m'en rendre compte.»

On voit bien qu'en fait, cet homme robot méprisait les femmes, se méprisait à travers elles. On se dit que tout ça est assez pas mal cliché, gros, sans nuances.

On n'est pas vraiment étonné de constater que cette Laura a tout changé, qu'avec elle, le héros a atteint le nirvana. Et bla-bla-bla... quand soudain: développement inattendu. Suivi d'un deuxième, à la toute fin, qui donne envie de sourire tant c'est pathétique.

Et ainsi de suite. Aurait-on souhaité... Car pour tout dire, dans la nouvelle suivante, on déchantait un peu. Fin décevante, surtout si on la compare aux précédentes. Tout ça pour ça?

## Fatale beauté

C'est dans la nature des choses: il y a presque toujours dans un recueil de nouvelles des histoires moins réussies. Alors on continue. On se laisse prendre dans les filets d'une femme âgée malade, déprimée, qui fixe le plafond dans son lit. Son mari ronfle près d'elle. Et

«*Claire enfonce la lame dans son poignet, dessine une ligne rouge; le sang jaillit. Pierre éclate de rire. Claire repose la lame sur son ventre.*»

Extrait de *Variations endogènes*

quel mari! Un monstre. Un ivrogne, un violent. Un obèse répugnant avec «*ses mollets bleuis par le diabète, ses ongles d'orteils jaunis toujours trop longs*» et son mégot de cigarette au bec. Impossible de s'endormir près de lui. À moins que...

La suite du recueil est franchement inégale. Certaines nouvelles ne lèvent pas, d'autres tombent à plat. Trop d'attentes désormais. Karoline Georges nous a montré de quoi elle était capable, on ne veut pas se contenter de moins.

Mais se cachent aussi de petits bijoux, tels *Le rituel*, qui traite d'inceste d'une façon détournée, et surtout *Le retour*, redoutable d'efficacité dans l'horreur commandée par la vengeance. Marguerite Duras n'est pas loin pour ce qui est du grand frère voyou préféré par la mère. Mais c'est Stephen King qui finit par prendre le dessus.

Intéressante, aussi, l'histoire de *L'autoportrait*, qui n'est pas sans rappeler l'image de la burqa de chair chez Nelly Arcan: cette obsession de la beauté, du corps parfait, refait, cette peur du vieillissement. Tout se joue ici de mère en fille, dans la transmission. Transmission de la folie aussi bien. Sous le regard amoureux, ébahi, du père, qui plus est.

Karoline Georges va très loin dans l'exploration des maux, des malaises de notre civilisation. Ses contes cruels pour adultes nous restent en travers de la gorge. Certains plus que d'autres...

## VARIATIONS ENDOGÈNES

Karoline Georges  
Alto  
Québec, 2014, 160 pages

L'auteure sera au Salon du livre de Québec les samedi 12 et dimanche 13 avril.

## Dany l'immortel au pays de son enfance

AMÉLIE GAUDREAU

Il compte parmi les rares Immortels vivants à avoir écrit pour la jeunesse. Erik Orsenna et Michel Déon s'y sont déjà frottés. Mais le premier académicien québécois sait y faire, en puisant à même ses souvenirs d'enfance, source inépuisable d'histoires fabuleuses et amoureuses sises dans le Petit-Goâve d'un temps révolu.

L'œuvre maîtresse de cet univers, *L'odeur du café*, un récit «pour adultes» de ses années passées auprès de sa grand-mère Da, a été d'abord publiée en 1991 puis rééditée chez Grasset il y a deux ans. Cet assemblage réussi d'anecdotes et de moments marquants du jeune Vieux Os, de sa famille, de son chien et de ses amis revit aujourd'hui dans une version légèrement raccourcie et abondamment illustrée par le Catalan Francesc Rovira, une version jeunesse, donc, dans une collection d'albums qui revisitent des classiques tels *Don Quichotte* et *Maria Chapdelaine*.

Les jeunes lecteurs qui ont découvert Laferrière à travers la série d'albums mettant en vedette ce garçon et son amoureuxse Vava ont ainsi l'occasion de saisir maintenant avec leurs yeux de «plus grands» toute la richesse et la complexité de cet univers narratif, et dans une moindre mesure de comprendre à leur façon le concept d'intertextualité...

## Duvalier et l'amoureuse

Leur «grand âge» ne devrait pas les empêcher de se lancer dans le nouvel épisode des aventures de Vava, certes destiné à ceux qui arrivent à peine

à l'école. Ils y découvriront une dimension «politique» absente des autres titres de la collection, et même de *L'odeur du café*: la dictature des Duvalier et ses conséquences au quotidien. Laferrière réussit à évoquer subtilement ce régime de terreur qui a caractérisé l'Haïti de son enfance à travers le récit d'une interminable attente. Vieux Os angoisse, car sa Vava chérie est prise d'une dangereuse fièvre et les soldats aux lunettes noires qui rôdent au village le gardent prisonnier à la maison de Da. C'est sans compter qu'il doit partir rejoindre sa mère dans la grande ville. Vieux Os bravera le couvre-feu et ses peurs pour sauver sa dulcinée grâce à un miraculeux baiser mauve.

La recette qui a fait le succès des deux premiers volumes de cette série fonctionne toujours à merveille, grâce aux textes portés par la poésie simple de l'auteur et au coup de crayon coloré et désormais familier de Frédéric Normandin. Difficile de ne pas aimer.

Le Devoir

## L'ODEUR DU CAFÉ

Dany Laferrière  
Illustrations de Francesc Rovira  
Soulrières éditeur et La Bagnole  
Montréal, 2014, 160 pages

## LE BAISER MAUVE DE VAVA

Dany Laferrière  
Illustrations de Frédéric Normandin  
Éditions de la Bagnole  
Montréal, 2014 48 pages

L'auteur sera au Salon du livre de Québec les samedi 12 et dimanche 13 avril.

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS  
Du 31 mars au 6 avril 2014

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
<b>▼ Romans québécois</b>		
1	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise 1/2
2	Baby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique 2/2
3	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise 5/2
4	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 3 1956	Mario Hade/Les Éditions réunis 3/3
5	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan 4/8
6	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Pontbriand/Goélette 7/2
7	Louise est de retour	Chrystine Brouillet/Homme 6/6
8	Détours sur la route de Compostelle	Myliène Gilbert-Dumas/VLB -/1
9	Les gardiens de la lumière • Tome 2	Michel Langlois/Hurtubise -/1
10	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 10/77
<b>▼ Romans étrangers</b>		
1	Central Park	Guillaume Musso/XO -/1
2	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel 1/6
3	Georgian • Tome 1 Si vous le demandez	Sylvia Day/Flammarion Québec 2/4
4	Le chardonnet	Donna Tartt/Plon 3/12
5	Trainée de poudre	Patricia Cornwell/Flammarion Québec 4/3
6	Deux veuves pour un testament	Donna Leon/Calmann-Lévy -/1
7	La nuit leur appartient • Tome 1	Sylvia Day/Michel Lafon 6/7
8	Une aventure de Derrick Storm	Richard Castle/City 5/4
9	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 7/10
10	Charmante garce	Christina Lauren/Homme 8/4
<b>▼ Essais québécois</b>		
1	La fin de l'État de droit?	Frédéric Bérard/XYZ -/1
2	Paradis fiscaux: la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété 1/6
3	Précis républicain à l'usage des Québécois	Danic Parenteau/Fides 2/2
4	Le prochain virage	François Tanguay   Steven Guilbeault/Druide 3/4
5	Réinventer le Québec. Douze chantiers à entreprendre	Marcel Boyer   Nathalie Elgrably-Lévy/Stanké 6/3
6	Cap sur un Québec gagnant. Le projet Saint-Laurent	François Legault/Boréal -/1
7	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 8/2
8	Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez	Louis-Bernard Robitaille/Denoël -/1
9	Mœurs de province	François Ricard/Boréal 10/2
10	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments	Fanny Britt/Atelier 10 -/1
<b>▼ Essais étrangers</b>		
1	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 2/8
2	Pleudoyer pour l'atruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 1/23
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 3/4
4	Un dinde malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King   Daniel Poliquin/Boréal 4/6
5	La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir	François Morin/Lux 7/2
6	Agir de concert. Le Canada dans un monde en mouvement	Joe Clark/Stanké -/1
7	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry   Claude Capelier/Robert Laffont 5/8
8	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir...	Boualem Sansal/Gallimard 10/4
9	Si je n'avais plus qu'une heure à vivre	Roger-Pol Droit/Odile Jacob -/1
10	Pourquoi les riches ont gagné	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

François RICARD  
MŒURS DE PROVINCE

«... un essayiste raffiné, en quête d'une intelligence désillusionnée mais généreuse du monde... L'admirable styliste qu'est Ricard est indispensable.»  
Louis Cornellier, Le Devoir

«... dans Mœurs de province, le comique et le tragique se nourrissent l'un de l'autre.»  
Daniel Lemay, La Presse +

«C'est à lire!»  
Marie-Louise Arsenault  
Radio-Canada  
Plus on est de fous, plus on lit!

Essai - Collection «Papiers collés»  
232 pages - 22,95 \$  
PDF et ePub : 16,99 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

## LITTÉRATURE

POÉSIE

## Le pire et le meilleur du ciel de Michel Pleau

HUGUES CORRIVEAU

Il y a du pire et du meilleur chez Michel Pleau, et c'est à partir du pire que le poète nous invite d'abord à nous promener sous *Le ciel de la basse-ville*. Il nous demande de l'accompagner «aux labours de la mémoire», sans doute pour y manger «du pain de la mémoire» sous «le vitrail des arbres» dans «le remuement [...] de la splendeur», «au large de soi». Bref, c'est à n'y pas croire tellement s'accroissent dans cette poésie des images lourdingues, qu'à chaque atelier littéraire on demande à tout un chacun d'éviter, afin de ne pas recevoir «le chaudron de leurs amitiés» ou les «casserolles de leurs sentiments». Mais Pleau, lui, en rajoute, et on peut compter, dans les seules premières pages, 38 images de la sorte. Pourquoi s'en priver quand notre poésie «charrie son lot de vertiges»? J'avais relevé cette même propension à la petite image d'une absolue viduité dans son recueil *La lenteur du monde*, qui lui avait pourtant valu le Prix du Gouverneur général 2008. Rien n'y fait, il s'y complait.

Lumières

Pourtant, dès la seconde partie, une poésie libérée de ses scories surgit parfois, illuminant le propos: «rue saint-vallier / le paysage est un miroir trop bas // ce matin / je prends dans mes mains / l'aube jamais bue // toute floraison est difficile / j'ai beau changer / mon corps de place / l'ombre à tout jamais me ressemble». Que s'est-il donc passé pour que, tout à coup, on puisse lire sans grincer des dents ces textes lyriques

qui disent si lentement l'ennui, l'écoulement du temps sur la mélancolie? Ce savoir tranquille qui irradie de la conscience d'être, Michel Pleau nous en livre quelques secrets, car il sait «que cela existe derrière la lumière», que cette force fragile préside à l'émerveillement; et même alors, «on n'a rien dit de ce bleu / qui appelle l'enfance / rien dit de ce soleil / plus seul qu'une prière / rien dit à personne de ce nuage / aussi perdu que la ville».

Et puis, ça recommence, le poète étant pris d'une irrésistible envie de s'engouffrer de nouveau dans les images poétiques, se tenant sur «le Perron de la nuit», celui de «la maison fugitive de l'été», devant la mort, devant «la squellette de ses éclairs». On tremble un peu, on se navre.

Et puis, de nouveau un espoir, «l'heure serait-elle venue / de l'immobilité vaste et ronde»? Devant la mort du père, «il suffirait d'une aube / aux bras tremblants comme l'herbe / pour que la beauté répare le monde».

On aurait aimé que *Le ciel de la basse-ville* soit plus serré, qu'il sache mieux harnacher ses envies de mettre des «de» partout, le «dédémement» se soignant sans douleur.

Collaborateur  
Le Devoir

LE CIEL DE LA BASSE-VILLE

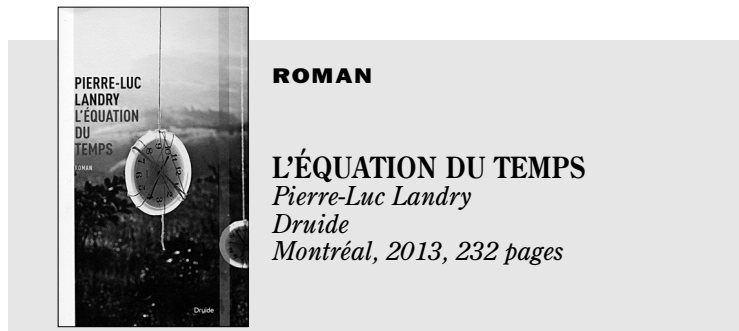
Michel Pleau  
Éditions David  
Ottawa, 2014, 74 pages

L'auteur sera au Salon du livre de Québec les samedi 12 et dimanche 13 avril.

14<sup>e</sup> PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

## Sensations du temps

Créé en 2000, le Prix des lecteurs Radio-Canada promeut la littérature issue des milieux francophones minoritaires au Canada. Six œuvres de fiction concourent. Le lauréat 2014 sera connu le 30 avril à l'émission *Pénélope McQuade*. D'ici là, *Le Devoir* présente un finaliste chaque semaine.



ROMAN

L'ÉQUATION DU TEMPS  
Pierre-Luc Landry  
Éditions Écos  
Montréal, 2013, 232 pages

CHRISTIAN DESMEULES

Le premier roman de Pierre-Luc Landry, *L'équation du temps*, prête vie à trois personnages dont les destins se frôlent ou s'entrecroisent au long d'une dizaine d'années. Un jeune fugeur homosexuel qui deviendra photographe à Vancouver. Une jeune femme passionnée qui rêve d'écrire. Un professeur de français devenu libraire, nomade en fuite qui aimerait avoir un but dans la vie et «faire comme les gens normaux». Suicidaires ou solitaires, c'est un même vide existentiel et une même envie de disparaître qui relie ces personnages, vernis par une couche de mystère et de réalisme magique.

Dans un style effacé et mélancolique dont la tonalité se situe quelque part entre celles de Jacques Poulin et de Paul Auster, Pierre-Luc Landry déploie dans *L'équation du temps* une écriture attentive aux sensations, mais un peu éloignée des remous profonds de l'âme et du corps.

Un premier roman plutôt maîtrisé, malgré ses boursoufflures narratives qui intriguent sans trop convaincre. L'essentiel est sans doute ailleurs: dans la lutte de ces êtres qui affrontent comme ils le peuvent la solitude, l'immobilisme et les étendues marécageuses de l'existence.

Collaborateur  
Le Devoir

## Éric Faye et les splendeurs de l'Orient

Aujourd'hui, le français est au deuxième rang des langues étrangères étudiées au Japon, après l'anglais. On y trouve d'excellents spécialistes de Baudelaire, des Lumières, de Proust, de Claudel ou de Yourcenar. Éric Faye y a fêté ses 49 ans de curiosité, «avec toujours le même enthousiasme pour l'ailleurs». Il y a tenu un journal.

GUYLAINE MASSOUTRE

La splendeur du monde: il est devenu rare d'y penser et, encore plus, de l'écrire. Éric Faye est-il le dernier des romantiques? Dans un journal aussi perlé que riche en trouvailles, il s'oppose à l'idée que tout est perdu, pollué et sali par l'homme. La beauté du monde, Faye l'a trouvée au Japon. Sous l'égide de sa grande littérature immobile, contemplative et pensive, il s'abîme en une exploration trop personnelle pour être dite reportage, qui vaut au lecteur un superbe voyage.

«Rester là-bas», il en rêvera dès son retour. Faye s'est rendu plusieurs fois au Japon, avant de signer *Malgré Fukushima*, qui annonce la couleur: non, l'homme n'est pas seulement destructeur. Déjà, son roman *Nagasaki* (Stock, 2010) lui avait valu le Grand Prix de l'Académie française. Nagasaki, Fukushima, ces catastrophes nucléaires terrifiantes, il les repousse à l'extrême inverse du jardin japonais.

Ses premières armes littéraires, il les a faites auprès d'un géant, Ismail Kadaré. Rencontrer Julien Gracq lui a fait aiguïser sa plume de journaliste. *Croisière en mer des pluies* a remporté le prix UNESCO-Françoise Gallimard (Stock, 1999). Puis il a tenu à sillonner les continents, de la Russie asiatique à la Turquie, de la Californie au Groenland. Plusieurs livres ont suivi, voyages en train ou songes de l'espace imaginaire. Sont nés, chez l'éditeur Cadex, artisan de précieux bijoux littéraires, un *Billet pour le pays doré* (2007) et, entre autres énigmes, *L'homme sans empreintes* (Stock, 2008),

une très belle fiction, à la langue et à l'imaginaire proprement envoûtants.

Journal d'hypnose

Qui aime voyager dans son fauteuil ou sur les voies célestes devrait saisir ce Faye. C'est dense, surprenant, le texte entourant de petites photos en noir et blanc, sortes d'énigmatismes actuelles. Il a tenu serré ce journal d'admiration — «quatre mois dans un long bal masqué dont les participants jouaient au grand jeu de la gentillesse et de l'urbanité» — du nord au sud de l'archipel, notant observations, réminiscences et conversations locales.

Hôte de la Villa Kujoyama à Kyoto, il s'est beaucoup déplacé. Cet expert du dépaysement évite la naïveté du néophyte. Il cerne le réel en rapporteur du quotidien que rien ne rebute. Malgré un vrai fouillis du texte, écrit *in situ*, un sens inné de l'équilibre traverse ses miniatures: l'essentiel tient dans la page, grande comme une paume de la main.

Du Japon, il ravive la richesse culturelle. Il la compare, sans oublier les Jean Echenoz et Jean-Philippe Toussaint qui y ont séjourné avant lui. Nicolas Bouvier et Pierre Loti, il les a lus, mais les connaissances acquises sur l'Orient n'ont pas éliminé le vrai défi: comment aborder le paysage de Matsushima et le sanctuaire de Miyajima, dédiés aux croyances immémoriales et élevés par un peuple au rang d'art?

Séismes d'une identité déployée

Faye surfe avec aisance sur la vague du passé au présent. Ces



JUI PRESS AGENCE FRANCE-PRESSE

Du Japon, Éric Faye ravive la richesse culturelle. Il la compare, fait ressortir la beauté du pays.

traits de civilisation japonaise, il les dispose aléatoirement dans le temps qu'il prend à musarder en nomade et où il fait provision de beauté. À Obama, sympathique port de pêche, il s'amuse des clin d'œil que la population a réservés au président américain. À Tottori, il commente le décor de *La femme des sables*. À Okinawa, il touche les centenaires d'un royaume exubérant. Il aura dit le nô, le kabuki, la danse, les contes, puzzle d'un voyage sans architecture. Sa force, c'est une myriade d'objets d'étonnement infini.

Dans ce saupoudrage, Faye est aussi à l'aise que chez lui, séduit par ce Japon qui aime Camus, Echenoz, Volodine, Cha-

moiseau, Toussaint et Ernaux, comme la pensée critique de Rancière et de Badiou, tous traduits. Le secret réside-t-il du côté des symboles? «Le 3 novembre est fêté au Japon. *Bunka no hi: le Jour de la culture*.» Force est de constater que bien des intelligences s'y sont croisées: «Le monde est petit malgré ses sept milliards d'habitants.» Faye aime ce paradoxe et nous y fait goûter.

Collaboratrice  
Le Devoir

MALGRÉ FUKUSHIMA

JOURNAL JAPONAIS  
Éric Faye  
Corti  
Paris, 2014, 153 pages

## Henri Calet, un grand petit maître

GILLES ARCHAMBAULT

Il ne doit plus rester tellement de textes inédits d'Henri Calet. Il fait partie de ces auteurs pour qui on a, pour peu qu'on prise la prose française de qualité, un fervent attachement. Un écrivain à la fois pudique et franc qui a écrit quelques romans, mais dont la valeur inestimable réside dans ses chroniques souvent douces-amères, baignées dans la nostalgie, d'une tristesse amusée, écrites avec une sensibilité à fleur de peau.

*De ma lucarne* nous offre du Calet chroniqueur un précieux aperçu. Une occasion pour le découvrir ou renouer avec lui. Parues dans les journaux de l'après-guerre, souvent dans *Combat*, le journal de Pascal Pia et Albert Camus, elles auraient déjà une valeur inestimable si on ne s'attachait qu'à ce qu'elles révèlent du Paris des années quarante. Mais il y a plus. Calet n'était pas un journaliste comme les autres. Comme le dit son ami Marc Bernard, «les idées dites métaphysiques lui étaient étrangères». Il ajoute: «[son écriture] atteint à une poésie sourde, comme quelqu'un qui parlerait à voix basse; son accent est constamment celui de l'intimisme». Pas tout à fait un journaliste, mais presque.

Écrire «nous»

Cet intimisme est pourtant celui d'un spectateur. Nul n'a mieux que lui parlé du Paris populaire, celui surtout du 14<sup>e</sup> arrondissement. Lui qui



SOURCE GALLIMARD

Henri Calet

avait connu vers la mi-vingtaine une vie aventureuse en Amérique du Sud n'avait pas son pareil pour décrire la vie des petites gens, ainsi que disent les bourgeois. Il avait une façon d'écrire «nous» en parlant des habitants de son quartier qui n'était en rien réductrice ou condescendante. Bien sûr, il savait ce qui le séparait de la marchande de couleurs dont il donnait un portrait si chaleureux. Son travail d'écrivain, justement.

Écrivain, il l'était à la façon des journalistes. Habitué à faire court, il était cependant d'une rare minutie, élaguant volontiers, preste à détecter les répétitions, les approximations.

Ce qui fait sa valeur comme prosateur tient avant tout à cette nonchalance obtenue à force de travail. À le lire, on s'imaginerait qu'il devait être d'un abord facile. Roger Grenier, qui l'a connu à *Combat*, m'a parlé à son propos d'un homme fort peu porté aux tapes sur le ventre, au contraire cravaté, vêtu de sombre, volontiers distant. C'est par l'écriture qu'il était chaleureux.

Calet, chroniqueur, parle du monde qui vit sous ses yeux et en même temps de son être propre. Sans rien révéler de ses secrets, il les livre pourtant. «Je tâche de ramasser mon passé par petits morceaux; il en traîne un peu partout.» Dans le texte qui donne son titre à ce livre, il écrit: «Je connais cette ville par cœur; je pourrais la démonter pierre à pierre et la reconstruire ailleurs... Entre nous, maintenant, c'est à la vie à la mort (la vie pour elle, la mort pour moi).»

La mort devrait venir neuf ans plus tard. À Vence, le 14 juillet 1956. Il avait 52 ans.

Si vous ne connaissez de Calet que la dernière phrase de *Peau d'ours* (Gallimard), ce journal tenu dans les derniers mois de sa vie, vous savez le fameux «Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes.» Payez-vous ce livre qui contient plusieurs chroniques dont le ton et l'écriture vous raviront. Ce n'est pas sans raison qu'on a souvent évoqué à propos de Calet l'image du Charlot de Chaplin. Notre auteur donne souvent l'image d'un

malchanceux de la vie, ballotté par l'existence. Mais alors que Charlot bottait le cul à qui s'approchait de lui, Calet faisait appel à la tendresse, à l'humour, à une subtile ironie pour traduire ses états d'âme. Par exemple: «Naguère, on parlait de rien et l'on arrivait aux plus hautes destinées, grâce à sa patience, son économie, son labeur. Les proverbes avaient encore tout leur sens, les petits ruisseaux faisaient les grandes rivières.» Le lecteur sait que l'auteur de la chronique n'est pas arrivé à un quelconque pinacle.

En refermant le livre, dimanche dernier, je me suis mis à penser à la chronique qu'aurait pu tirer Calet de la campagne électorale dont nous venons de sortir. Sans recours aux boulets rouges, par la simple utilisation de mots dénués d'agressivité, il nous aurait apporté un peu de cet air frais qui nous a manqué pendant ces semaines interminables. Je viens au reste de me souvenir que le premier texte de *Contre l'oubli* (Grasset), autre recueil de chroniques de Calet, a pour titre *Je vous amène Couillard*. Ce Couillard-là se prénomme Emile. Il ne revenait pas d'Arabie saoudite, mais de la guerre, des membres en moins.

Collaborateur  
Le Devoir

DE MA LUCARNE

CHRONIQUES  
Henri Calet  
Gallimard  
Paris, 2014, 375 pages

Félicitations à l'écrivaine Marie-Célie Agnant, lauréate du Prix d'excellence de la SODEP 2014

dans la catégorie création en prose pour son texte «Sofialorène, si loin de la délivrance»

(RELATIONS, N° 767, SEPTEMBRE 2013).

ReLations

Pour qui veut une société juste

Découvrez «Soifs»,  
la chronique littéraire  
qu'elle signe dans nos pages.

www.revuerelations.qc.ca



## LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Notre quelque part : le chant de l'ailleurs

CATHERINE LALONDE

À ma très douce moitié qui m'a invitée plusieurs soirs la semaine dernière à écouter un film en ses bras, j'ai répondu trop de fois, me le pardonnerait-il, que je préférerais retourner en Afrique quelques heures. Au Ghana, pour être précise, dans le petit village de Sonokrom, près d'Accra. Un Ghana romanesque, où Kayo, formé comme médecin légiste en Angleterre mais confiné depuis son retour à des analyses de laborantins parce qu'il n'a ni les contacts ni les sous pour soudoyer ceux qui lui ouvriraient un chemin dans la police, se retrouve propulsé au cœur d'une enquête. Quels sont ces restes humains, noirs, pleins de vers et de mouches, trouvés dans la case d'un cultivateur de cacao disparu depuis trop de semaines? Cette « chose » effraie même l'ainé des villageois, celui qui n'a presque jamais peur, sauf là, et, dit-il, « quand la peur t'attrape comme ça, ce qu'elle va chercher en dedans, c'est ton premier cri, la langue de ta mère ».

Des restes trouvés par une étrangère, en plus, qui déclencheront un ramdam au village. « Elle portait une façon de jupe petit petit là. Et ça montrait toutes ses cuisses, sebi, mais les jambes de la fille étaient comme les pattes de devant de l'enfant de l'antilope — maigre seulement! (C'est plus tard que j'ai appris qu'elle était la chérie d'un certain ministre. Hmm. Ce monde est très étonnant.) »

Notre quelque part, premier roman et premier livre traduit en français du romancier, poète et « spoken word »



Nii Ayikwei Parkes, romancier, poète et « spoken word », voit pour la première fois un de ses livres traduit en français.

Nii Ayikwei Parkes, est un original, qui portent leur mupolar dans cette lignée des « exotiques » — ce renouveau qui prend le polar en se situant dans toutes sortes de lieux géographiques. Mais c'est surtout un chant, admirablement traduit — et juste assez, avec ces mots d'Afrique de l'Ouest laissés en version

originale, qui portent leur sens —, qui joue entre une narration conventionnelle, le parler de Kayo et celui des villageois, particulièrement celui de l'ainé, le chasseur Opayin Poku. Une polyphonie qui rase les amateurs d'oralité bien faite.

SOURCE ZULMA

## Monde de contrastes

Kayo, téléguilé par le chef de police, à sa merci, doit naviguer entre sa science et les traditions, entre la ville et le village, entre le contemporain et l'ancien, entre l'autorité du chef de police et celle des aînés. Il a une obligation de résultats, rapides et télésoufflés par les hautes sphères, car le ministre met la pression. Une pression à laquelle ne répondent pas les résidents: les réponses aux interrogatoires sont livrées en légendes au bar local, en interminables digressions étirées sur plusieurs jours et entrecoupées de nombreuses calebasses de vin de palme. Mais Kayo prend le temps, et le lecteur avec lui. L'enquête ne sera pas vraiment résolue, la malédiction et les leçons des ancêtres gardant leur emprise sur une part du mystère. « Mais, après tout, de quel droit aurait-il pu, lui, Kayo, arriver dans ce village et prétendre balayer d'un geste les traditions de ces gens, leurs coutumes, et précipiter dans le chaos tout un monde, au nom d'une science qui, pourtant, n'était pas dénuée d'incertitudes? » Si on accepte l'emploi de mots étrangers et la langue chantante, différente, *Notre quelque part* est un petit délice et son auteur, une découverte.

Le Devoir

## NOTRE QUELQUE PART

Nii Ayikwei Parkes  
Traduit de l'anglais (ghanéen)  
par Sika Fakambi  
Zulma  
Paris, 2014, 304 pages

## Chomsky et le salut bolivien du monde

Le penseur politique bouleverse une fois de plus les idées reçues

MICHEL LAPIERRE

En notant que « les plus éduqués ont tendance à être également les plus endocrinés », Noam Chomsky, inimitable provocateur, présente dans *Guerre nucléaire et catastrophe écologique* la pauvre Bolivie comme le pays le plus environnementaliste du monde et les États-Unis comme « les premiers responsables » du réchauffement climatique. Il signale aussi que Barack Obama n'empêche pas une course aux armements qui menacerait la planète.

Le livre est constitué d'entretiens du penseur politique américain avec sa compatriote Laray Polk, artiste multimédia, nouvelliste et militante. Chomsky souligne qu'à la différence du commun des écologistes, entre autres des adeptes BCBG de Greenpeace, le gouvernement socialiste bolivien, formé en majorité

d'Amérindiens, ose, en 2010, aller au fond des choses.

La Bolivie d'Evo Morales, chef d'État issu du syndicalisme, adopte une Déclaration universelle des droits de la Terre Mère, par laquelle, solidaire avec les peuples indigènes du monde entier et toutes les autres nations, elle compte, en demandant la participation de l'ONU, protéger l'écosystème planétaire contre les prédateurs capitalistes. Ce qu'un grand nombre, en Occident, considère déjà comme un projet d'un idéalisme puéril.

## Parler d'écologie

Chomsky réplique: « Les Occidentaux ont beau en rire du haut de leur raffinement, ce sont les Boliviens qui riront les derniers. » Aux mystiques de la liberté individuelle qui croient que le monde capitaliste s'est construit par des initiatives privées, comme la vente sur le trottoir de limonade aux pas-

sants, il rappelle, dans le développement de celui-ci, le rôle indispensable de l'État.

Le « fort interventionnisme », commencé en Grande-Bretagne dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, continué dans toutes les grandes puissances, préfigure le rôle clé que devrait jouer, de façon plus démocratique, la communauté internationale. Chomsky relate que le Massachusetts Institute of Technology, dont il est professeur émérite, a permis, grâce au financement de l'État, d'apporter les innovations nécessaires à la prospérité industrielle que le simple marché ne pouvait fournir.

Dans une des saillies dont il a le secret, il résume: « Dans ce système, les investissements sont essentiellement publics et les profits privés. Il a beau se nommer capitalisme, il n'a pas grand-chose à voir avec le capitalisme. » Chomsky voit dans la baisse de l'aide gouvernementale à la re-

cherche l'un des signes de l'actuel déclin américain.

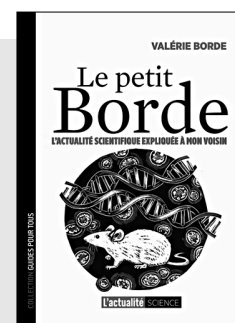
Selon lui, au même moment, Obama, de façon indirecte et sournoise, peut produire un désastre en préconisant un système antimissile pour défendre les États-Unis et en soutenant des alliés, Israël et l'Inde, encore plus susceptibles que les Américains d'avoir recours à l'arme atomique. À l'opposé, l'écologisme de la Bolivie, malgré sa naïveté, incarne un espoir tout à fait rare.

Collaborateur  
Le Devoir

## GUERRE NUCLÉAIRE ET CATASTROPHE ÉCOLOGIQUE

Noam Chomsky  
Traduit de l'anglais  
(américain) par Celia Izoard  
Agone  
Marseille, 2014, 192 pages

## LA VITRINE



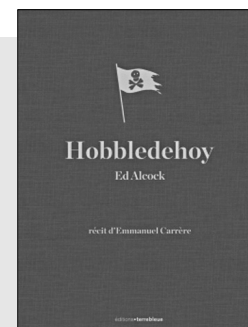
ESSAI

LE PETIT BORDE  
L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE EXPLIQUÉE À MON VOISIN  
Valérie Borde  
Rogers/L'Actualité  
Montréal, 2014, 160 pages

L'ingénieure chimiste Valérie Borde est une des meilleures journalistes scientifiques du Québec. Depuis 2009, dans son blogue de *L'Actualité*, elle fait œuvre pédagogique en commentant l'actualité à partir d'un angle scientifique. Dans un style limpide, elle s'oppose aux campagnes de peur concernant les dangers des pesticides, des vaccins, des parabènes et des compteurs intelligents d'Hydro-Québec. Elle critique aussi l'attitude antiscientifique du gouvernement Harper et la propagande des climato-sceptiques. Sans relâche, et à raison, elle plaide pour un élargissement de la culture scientifique des Québécois, à laquelle elle contribue efficacement. On retiendra sa proposition de faire de la 6<sup>e</sup> année du primaire une année d'enseignement intensif des sciences. Après tout, il n'y a pas que l'anglais dans la vie, n'est-ce pas?

Louis Cornellier

L'auteure sera au Salon du livre de Québec le samedi 12 avril.



BEAU LIVRE

HOBBLEDEHOY  
Photographies d'Ed Alcock  
Récit d'Emmanuel Carrère  
Éditions Terrebleue  
Paris, 2013, 101 pages

Lorsque Ed Alcock était enfant, son père l'appelait tendrement « Hobbledehoy », vieux mot étrange, équivalent de « grand dadais ». Ce mot a inspiré le photographe anglais à fixer à son tour le bonheur auprès de Muriel, sa femme, et de leur fils Nino. Cette douceur intime, Emmanuel Carrère l'invoque sous forme d'un livre d'art, 34 images publiées entre un récit et sa traduction, avec une notice d'Alcock, en anglais. Carrère y raconte sa découverte d'un carton de photos oubliées, dans une pièce d'une maison des Alpilles louée pour passer l'été en famille. De cette plongée dans l'intimité d'inconnus, ses pensées sont restées suspendues à la présence troublante d'un bonheur enfui. Les photos d'Alcock distillent aussi cette sensation de mélancolie et de temps arrêté. Paysage aride, mer, jeunesse, corps détendus, couleurs douces, fragilité des êtres, pureté. On a tous un bonheur ainsi gravé, qui ne demande qu'un miroir pour renaître.

Guylaine Massoutre



ALBUM JEUNESSE

LE PIRATE ET LE GARDIEN DE PHARE

Simon Gauthier et Olivier Desvaux  
Didier jeunesse  
Paris, 2013, 36 pages

Le Septilien Simon Gauthier raconte depuis une bonne quinzaine d'années ses histoires de mer et de marins dans des soirées de conte des deux côtés de l'Atlantique. Voilà qu'il met ses qualités de narrateur captivant au service de ce superbe album édité l'automne dernier en France. Cette adaptation du conte traditionnel *Le meunier sans souci*, où l'on rencontre un gardien de phare épuisé, un pirate en mal de bonheur, un pauvre pêcheur père d'une douzaine d'enfants et une morue géante, est chargée des embruns et du vocabulaire de la mer. Et de quelques mots pas du tout courants pour les lecteurs du premier cycle du primaire. Heureusement, un petit lexique à la toute fin les éclairera sur les plus difficiles à débusquer dans un dictionnaire. Ce classique revisité profite des belles aquarelles à la facture tout aussi classique d'Olivier Desvaux, qui s'y connaît en la matière (*Robinson Crussoé, Tom Sawyer, Poil de Carotte, Croc-Blanc*).

Amélie Gaudreau

**XYZ éditeur**

Bernard La Rivière

**ENFIN LA LAÏCI É**

Un livre éclairant pour continuer le débat

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

D<sup>r</sup> Jean-Marie Therrien

**UNE HISTOIRE INVENTÉE**

Essai sur le cholestérol

Le cholestérol n'est pas le dangereux tueur que l'on prétend. Sa diabolisation est une vaste supercherie véhiculée par les médias et par des médecins trop débordés pour remettre en question la conformité des études commandées par les compagnies pharmaceutiques.

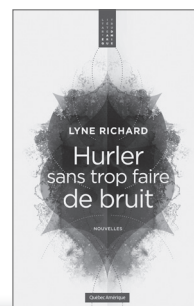
Un livre extrêmement bien documenté qui donne l'heure juste et sonne l'alarme.

27,95 \$ • En vente en librairie  
15,99 \$ • Format numérique (chez votre libraire en ligne)

LYNE RICHARD

**Hurler sans trop faire de bruit**

L'exploration des territoires de la vieillesse, avec douceur et cruauté...



Maintenant en librairie

Québec Amérique  
quebec-amerique.com

# ESSAIS

## L'économie en l'absence de l'humain

Le bonheur collectif est-il lié à l'augmentation du PIB? Deux visions s'opposent.

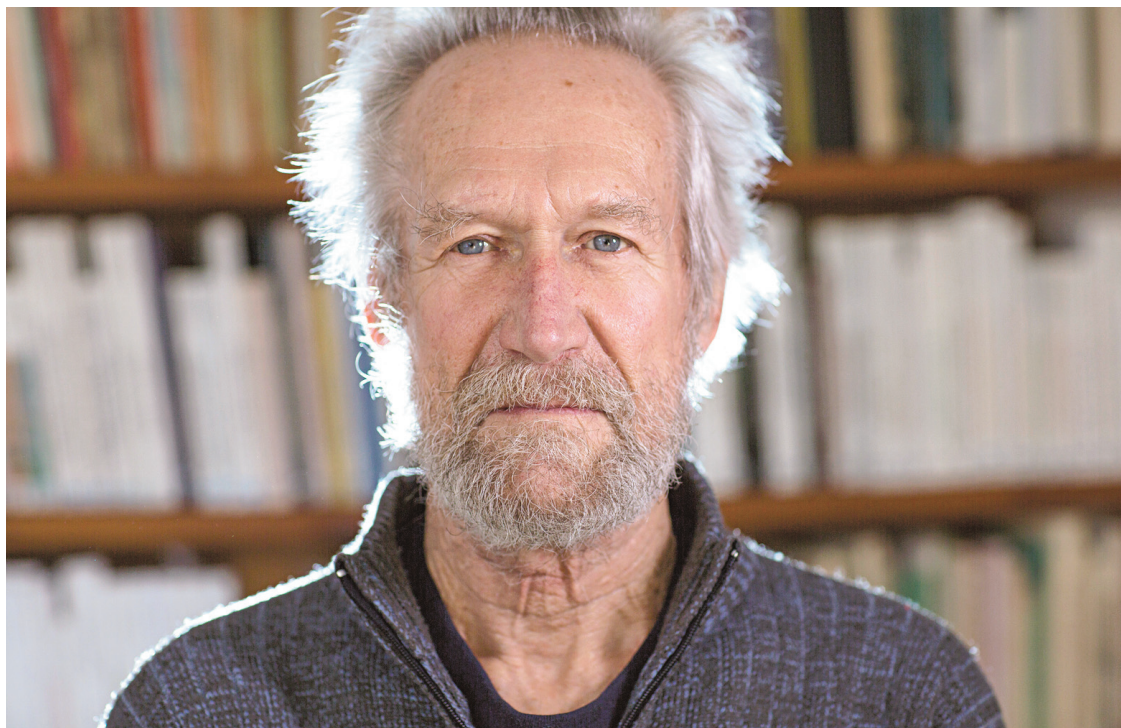


LOUIS CORNELIER

**M**arcel Boyer et Nathalie Elgrably-Lévy sont deux économistes de droite qui se réclament de l'école néoclassique. En termes simples, on dira qu'ils sont néolibéraux. Dans *Réinventer le Québec. Douze chantiers à entreprendre*, ils se livrent à une critique radicale du modèle québécois, celui de «l'État-providence social-démocrate». Ce dernier, écrivent-ils, aurait pour principal défaut de nuire à la croissance économique et à l'augmentation du produit intérieur brut (PIB). Il devrait donc être réformé au plus vite.

«Le Québec, reconnaissent les deux économistes, est riche à l'échelle mondiale, mais il accuse un appauvrissement relatif par rapport aux pays de l'OCDE, à l'ensemble de l'Amérique du Nord et aux autres provinces canadiennes.» Pour corriger cette situation, il faudrait procéder notamment aux réformes suivantes: briser le monopole public en matière de production et de distribution des biens et services publics (en santé, en éducation, en services financiers liés à la retraite), augmenter les droits de scolarité et les tarifs d'électricité, lier la formation scolaire aux besoins des entreprises, instaurer un ticket modérateur en santé, favoriser les partenariats public-privé, commercialiser l'eau, serrer la vis aux syndicats, baisser les impôts et les remplacer par des taxes, réduire les contraintes imposées aux entreprises et favoriser une hausse importante du nombre d'immigrants.

Il faudrait donc, on l'aura



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La simplicité volontaire, rappelle Serge Mongeau, en nous incitant à développer nos habiletés personnelles, à vivre avec des moyens locaux et à renouer avec un sens de la fête qui ne passe pas par le commerce, nous redonne une liberté perdue.

compris, en finir avec le modèle social-démocrate pour le remplacer par ce que Boyer et Elgrably-Lévy appellent «le Québec socio-économique renouvelé», c'est-à-dire le modèle néolibéral, stratégiquement rebaptisé «social-démocratie concurrentielle» afin de dorer l'amère pilule.

### L'obsession du PIB

Boyer et Elgrably-Lévy sont bien conscients que «les chemins à emprunter pour assurer un avenir prospère sont source de discorde», mais toute leur argumentation est basée sur l'idée qu'un PIB plus élevé et une croissance rapide sont les clés d'une plus grande «satisfaction à l'égard de la vie» et sur l'hypothèse «qu'il n'y a aucune raison de croire que les Québécois diffèrent des Améri-

cains ou des autres Canadiens dans leur désir individuel et collectif de bonifier leur niveau de vie et celui de leurs enfants et dans leur capacité d'y arriver».

Cette apparente évidence — être plus riche contribue à la satisfaction — n'en est pourtant pas une. Dans *Le Petit Fortin (L'Actualité, 2013)*, l'économiste Pierre Fortin cite une importante étude qui conclut que, «dans les pays riches disposant d'un revenu par habitant de 18000 dollars canadiens ou plus [en 2004], l'effet favorable de l'enrichissement collectif [sur la satisfaction quant à la vie] disparaît».

Une des explications de cela est bien sûr la question de la répartition de cette richesse. Comme Fortin, Jean-François Lisée l'a démontré dans *Comment mettre la droite K.-O. en*

15 arguments (Stanké, 2012), «à temps de travail égal, 90% des Québécois ont un niveau de vie moyen supérieur de 13% à celui de 90% des Américains». Pour un pays déjà riche, donc, et Boyer et Elgrably-Lévy reconnaissent que le Québec en est un, le PIB ne constitue pas le fin mot de l'histoire.

Dans *Le Québec économique 2011 (PUL, 2012)*, Luc Godbout et Marcelin Joanis ont appliqué au Québec l'indice «vivre mieux» de l'OCDE, dont le but est de mesurer le bien-être des populations à partir de vingt indicateurs liés aux conditions de vie matérielles et à la qualité de vie. Le résultat, stupéfiant, classe le Québec au premier rang mondial, en concurrence pour ce titre avec le Canada et l'Australie. Preuve supplémentaire, s'il en

est besoin, du fait que le PIB n'est pas, à lui seul, le sésame du bonheur.

Si, comme l'a affirmé Raymond Bachand en 2009 dans un moment de lucidité, «la finalité, ce n'est pas d'équilibrer le budget, c'est d'être heureux comme peuple», on voit bien que l'obsession du PIB perd de sa pertinence. Assurer de saines finances publiques et un dynamisme économique sont certes des missions politiques essentielles, mais le réductionnisme néolibéral que proposent Boyer et Elgrably-Lévy, au nom de la science économique, relève plutôt d'une économie en l'absence de l'humain dont nous n'avons que faire. Être riche? Être juste assez riche suffit.

### Agir maintenant

Pionnier de la simplicité volontaire à la québécoise, l'ex-médecin Serge Mongeau a compris cela depuis longtemps. Dans *S'indigner, oui, mais agir*, il invite ses amis de gauche à «commencer tout de suite à vivre en adéquation avec les valeurs que nous défendons», sans cesser de militer pour un changement social plus global, mais «sans attendre que nos gouvernements se réveillent et commencent à prendre les mesures qui s'imposent» pour sauver la planète et pour assurer une vie digne à tous.

La simplicité volontaire, rappelle Mongeau, en nous incitant à développer nos habiletés personnelles, à vivre avec des moyens locaux et à renouer avec un sens de la fête qui ne passe pas par le com-

merce, nous redonne une liberté perdue. Pour la pratiquer sérieusement, il importe, dès maintenant, insiste Mongeau, de reprendre le contrôle de notre alimentation (viser le localisme), de s'affranchir le plus possible de l'automobile, d'éviter de prendre l'avion, de fuir le crédit (une plaie contemporaine), de retrouver le sens de la vie communautaire et de s'engager politiquement (avec Québec solidaire, dans le cas de Mongeau).

J'ai déjà douté de la justesse politique de ces propositions. Ce n'est plus le cas. Simplicitaire par tempérament, je suis convaincu, aujourd'hui, de la pertinence et de l'urgence de cette voie dans la quête de la liberté individuelle et du bien commun, quoique je ne partage pas les critiques radicales que l'ex-médecin réserve à la télévision et au salariat. Pour le reste, Mongeau a raison: il faut agir, maintenant, dans la joie.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### RÉINVENTER LE QUÉBEC

DOUZE CHANTIERS À ENTREPRENDRE  
Marcel Boyer et Nathalie Elgrably-Lévy  
Stanké  
Montréal, 2014, 184 pages

### S'INDIGNER, OUI, MAIS AGIR

Serge Mongeau  
Ecosociété  
Montréal, 2014, 92 pages

Serge Mongeau sera au Salon du livre de Québec les samedi 12 et dimanche 13 avril.

## Un libre-échange pour les puissants

MICHEL LAPIERRE

La libéralisation du commerce international semble un sujet usé. Grâce à la résistance de pays du Sud à l'Occident qui la détournait à son profit, elle a connu des difficultés, dans les Amériques, en 2005, et à l'échelle mondiale l'année suivante. Pourtant, l'écrivain québécois Claude Vaillancourt montre que ses défenseurs, profitant du désarroi causé par l'effondrement financier de 2008, l'ont relancée de plus belle, même dans le domaine de la culture.

Dans *L'empire du libre-échange*, essai de haute vulgarisation et de grande clarté, Vaillancourt expose, à propos des accords internationaux, les récents développements des longues négociations en cours. Il s'est imposé le pensum, abrutissant pour un créateur, de lire, note-t-il, «ces textes amphigouriques rédigés dans une langue juridique destinée à des escadrons d'avocats».

Il nous apprend que le Partenariat transpacifique, auquel participent notamment le Canada, les États-Unis et des pays d'Extrême-Orient, menace de «restreindre l'accès libre à Internet, en renforçant les droits de propriété intellectuelle, au bénéfice des grands conglomérats mé-

«Le libre-échange véhicule avec lui une vision purement anglo-saxonne — plus spécifiquement anglo-états-unienne — de l'économie, comme s'il n'y avait qu'une façon de voir le commerce»

Extrait de *L'empire du libre-échange*

diatiques ou de divertissement». D'autre part, l'accord entre le Canada et l'Union européenne prévoit de négocier l'exemption culturelle pour chaque chapitre, au lieu de reconnaître une exemption générale.

### Contourner la diversité

Ce dernier texte, en exigeant des discussions répétées, risque surnoisement de rendre pénible, voire déficiente, la protection de la diversité culturelle, comme l'a déjà remarqué Louise Beaudoin, ex-ministre québécoise des Relations internationales. L'exclusion de la culture des ac-

cords de libre-échange s'appuie sur une convention de l'UNESCO en vigueur depuis 2007 et à laquelle adhèrent plus de 120 États.

En rappelant que la langue du commerce international est l'anglais, Vaillancourt nous incite à penser que, loin d'être un processus équitable tourné vers le progrès de toute l'humanité, le libre-échange sert l'intérêt des puissants, en particulier celui des Américains dans le vaste et lucratif marché de l'audiovisuel.

En plus de s'efforcer de contourner le principe de la diversité culturelle, les partisans

dogmatiques du libre-échange s'acharnent sur une autre notion propre au courant progressiste du droit international: la discrimination positive à l'égard des nations les plus pauvres. Cette fois, comme le principe est beaucoup moins reconnu, ils le nient au nom d'un juridisme dicté par la tradition.

S'adapter aux disparités des nations pour rechercher le bien commun, au lieu de tolérer l'enrichissement des États les plus nantis au détriment des moins favorisés, restreint la très étrange liberté chère aux défenseurs de la concurrence économique. Vaillancourt, qui reproche à ces derniers de négliger les différences et d'accroître les inégalités, n'hésiterait sans doute pas à donner à leur néolibéralisme son vrai nom de néoconservatisme.

Collaborateur  
Le Devoir

### L'EMPIRE DU LIBRE-ÉCHANGE

Claude Vaillancourt  
M éditeur  
Mont-Royal, 2014, 160 pages

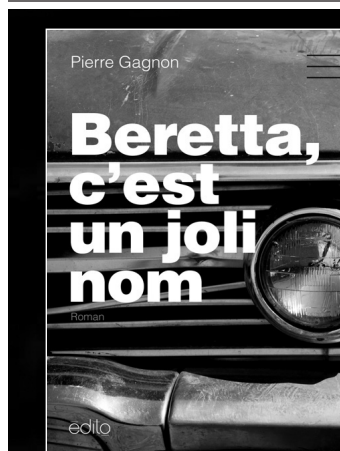
L'auteur sera au Salon du livre de Québec pour son roman Les sirènes de Zicatela (Québec Amérique) les samedi 12 et dimanche 13 avril.



## LYTTA BASSET

Mobilisant les ressources de la théologie, de la psychologie et des sciences humaines, Lytta Basset signe un ouvrage novateur et fondateur, propre à renverser toute notre vision de l'être humain, de son potentiel et de ses limites.

ALBIN MICHEL



Venez célébrer la parution du nouveau roman de Pierre Gagnon, *Beretta, c'est un joli nom*.

Une lecture d'extraits sera proposée par l'auteur.

Mardi 15 avril dès 18 h

LA LIBRAIRIE GALLIMARD DE MONTRÉAL

Réservation: [librairie@gallimardmontreal.com](mailto:librairie@gallimardmontreal.com) | 514 499-2012

3700 BOUL. SAINT-LAURENT

edito